LE DÉLUGE,

OU

L'ARISTOCRATIE

A VAU-L'EAU.

OCCUPEZ-vous, mes amis, à suspendre les coups que la Divinité s'apprête à vous porter; de son côté, Necker s'amusera à construire l'arche qui doit renfermer ceux qui seront dignes d'être sauvés. Le Français, naturellement crédule, va peut-être s'imaginer que cette arche sera fort grande: point du tout, très-petite au contraire; il n'y aura d'abord ni prêtres, ni moines, etc. etc. etc., enfin aucun de ceux à qui la loi défend le commerce des femmes; d'ailleurs, cette espèce-là ne vaudroit rien pour reproduire une nation meilleure que n'est celle-ci. *Idem*, ceux qui composent le mont-de-piété n'y mettront pas les pieds, encore moins les financiers, les fermiers généraux, et les satellites de ces derniers; ils n'ont point été roués, du moins qu'ils soient noyés; c'est la mort la plus douce que Dieu puisse leur accorder. Conseillers, présidens, rapporteurs, huissiers, procureurs de cours souveraines, et généralement tous nos petits scribes de campagne, je vois furieusement dans la peine; l'arche

vous est interdite ; il vous faudroit des nageoires aussi infatigables que vos mains le sont à piller la veuve et l'orphelin, pour gagner les bords d'une terre étrangère ; et je ne crois pas que Dieu vous change jamais en requins, pour éterniser le penchant que vous auriez encore à dévorer, sous cette forme hideuse, les malheureures victimes de sa vengeance. Votre condition seroit trop avantageuse en restant toujours la même ; vous n'y perdrez rien, et la justice divine manqueroit le but qu'elle se propose ; fatiguée de vos crimes, elle ne voudra certainement point que vous fassiez sous l'eau le métier que vous faisiez sur la terre. Définitivement, l'arche n'est point pour vous. Mais à qui appartient-elle donc ? Doucement ; je veux auparavant désigner ceux qui ne doivent pas y entrer. Laquais, espions, gazetiers, journalistes, faiseurs de romans, danseurs, musiciens, joueurs de gobelets, escrocs, charlatans, chirurgiens, médecins, gouverneurs, intendans de provinces, etc. etc. etc., vous êtes tous gens de même étoffe, quoique de profession différente, et je vous promets que vous serez noyés comme les autres.

Faites attention, ô grand Necker, que tous ceux que je viens de nommer ici ont des femmes qui, à l'exemple de leurs maris, ne peuvent pas être honnêtes, et qu'il faut qu'elles périssent avec eux. Il en est de même de nos jeunes seigneurs et toute leur parenté ; ils doivent être proscrits et repoussés loin de l'arche, si toute-

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

fois ils vouloient y entrer malgré vous. Faites main-basse sur ces êtres inutiles et dangereux, qui, tant que l'effervescence de leur jeunesse dure, ne sont bons qu'à tromper la crédulité de quelques femmes sans caractère, et qui, lorsqu'ils sont devenus soi-disant raisonnables, se présentent à la cour les poches pleines de projets, dont le moindre de tous ne sert qu'à ruiner le peuple et à lui faire payer avec usure les folles dépenses qu'ils firent durant le cours de leur libertinage. Ils étoient autrefois insolens et audacieux ; maintenant qu'ils sont vieux, usés, blasés et décrépits, ils exercent, pour s'enrichir, tout ce que la barbarie a de plus sanguinaire et de plus atroce. Allons, allons, fermez, judicieux Necker, jusqu'aux sabords de votre arche; que cette race abâtardie soit éteinte à jamais : oui, si le ciel nous accorde cette grace, le peuple qui naîtra du petit nombre des justes que Dieu protège, n'aura plus à craindre le pouvoir despotique qui le tient continuellement entre la vie et la mort. Plus de généraux qui coupent les jarrets ; plus de conseil de la guerre qui fasse adopter à de vrais militaires des punitions infamantes comme des gentillesses françaises, dont les Allemans rougiroient, sans doute, s'ils n'étoient pas comme les chevaux de fiacre, qu'on ne peut faire marcher qu'à grands coups de fouet. Je le répète encore, si Dieu extermine la justice mal nommée, la noblesse plus mal imaginée, les moines, les abbés, etc. etc. etc., les fermiers géné-

raux, les financiers, etc. etc. etc., le grain viendra naturellement; il se vendra moins cher, et la terre qui le produit sera cultivée tranquillement par chaque propriétaire, sans le secours de personne que de sa famille, parce qu'elle sera partagée également, et que les impôts, s'il y en a, seront justement répartis.

Enfin, comme les mœurs seront pures, il sera facile alors de se persuader que tout le monde est égal, qu'il n'y a de différence entre un homme et un autre homme, que l'artifice, la dissimulation et la cupidité; trois qualités qui ne reparoîtront plus certainement aux yeux ni à l'esprit de notre patriarche Necker, qui veut absolument, à quelque prix que ce soit, que tout le monde soit tributaire pour le bien général. Quand je dis *qui veut*, c'est comme si je disois: Le roi ayant appris de ce grand ministre l'art de bien gouverner, maintient, à mesure que son nouveau peuple se forme, l'égalité des conditions. Il n'est pas nécessaire, dira-t-il, de récompenser les bonnes actions, parce que tout homme doit être susceptible d'en faire. L'homme qui fait son devoir sans en calculer le produit, est assez heureux de l'avoir rempli: ne lui donnons donc pas à connoître que nous en sommes surpris, dans la crainte qu'il ne devienne trop exigeant. Demain il lui faudroit une croix, après demain un saint-esprit, le jour suivant un cordon bleu, peu de temps après le bâton de maréchal; et successivement cet ambi-

tieux-là voudroit gouverner le royaume ; peut-être même finiroit-il par détrôner son bienfaiteur, son prince et son ami. . . . . L'ingratitude et la scélératesse sont le partage de ceux de qui on entretient l'ambition. Je regarde les dignités comme des joyaux d'enfant, où sont attachés les grelots de la folie. Pour les avoir, ces joyaux, que ne fait-on pas ! on prie, on pleure, on menace, suivant que l'on connoit la fermeté ou la pusillanimité de celui qui gouverne. Abus, abus ; la force d'un empire est dans le courage et la vertu ; un hochet de plus ou de moins n'empêche pas l'état d'aller son train, et un peuple qui garde religieusement son roi, est capable de se garder lui-même.

Mais il faut des troupes réglées, dira-t-on ; d'accord : mais, suivant mon principe de patriotisme, de désintéressement, de générosité, de grandeur d'ame, et de bravoure, les généraux, les officiers et les soldats devroient avoir la même paye et manger ensemble à la gamelle ; la cause de la patrie est une cause commune, qui ne donne ni plus d'honneur ni plus de récompense à l'un qu'à l'autre.

Voyez le vertueux Necker ; il ne veut rien de son prince, parce qu'il est l'ami du peuple, et qu'il sait, à n'en point douter, que le roi n'a rien à lui dont il puisse disposer légitimement ; il n'est que le dépositaire des trésors de son peuple, il ne doit donc y toucher qu'avec la plus grande circonspection. Le citoyen qui est auprès

de lui, comme celui qui laboure ses champs, doit être égal à ses yeux. Quoique les emplois diffèrent, cela n'empêche pas qu'on ne soit toujours serviteur, ou, pour parler plus correctement, nous sommes tous ses enfans ; et un bon père doit s'appliquer à ne point faire naître la jalousie dans sa famillle, en donnant à l'un plus qu'à l'autre. Un ministre n'a pas besoin de carrosse pour penser au bonheur d'un peuple que le ciel a mis sous sa protection. L'esprit d'intérêt et de rapine n'appartient qu'à des hommes sans honneur et sans ame ; et comme la quantité en est innombrable en France, et sur-tout à la cour, il y a lieu de croire que le déluge que j'annonce ne tardera pas à submerger toute cette canaille.

Pour dieu, mon cher maitre, songez à construire promptement votre arche, afin de vous sauver, vous, votre famillé, le roi, la Fayette, Bailly, moi, ma maîtresse, et quelques honnêtes gens que je vous désignerai ; j'en ai la liste, que je vous présenterai peu de jours avant la destruction générale. Vous avez encore quelque temps à vous reconnoître et à prendre vos dimensions. Il ne sera pas nécessaire que cette arche soit fort grande, puisque les animaux périront comme les hommes. S'il y en avoit encore en France, l'envie de les manger pourroit nous prendre ; nous nous accoutumerions à répandre leur sang, et insensiblement nous finirions, comme nous faisons aujourd'hui, par nous

égorger nous-mêmes. Il vaut mieux s'approvisionner de grains, de fruits, de légumes, pour les semer quand la terre sera entièrement desséchée. L'homme qui se borne aux végétaux, est moins furieux que le sauvage qui se repaît de chair, comme les lions, les tigres, les panthères, les aristocrates.... etc.

A propos d'aristocrates : j'ai fait un songe cette nuit, dont le souvenir m'épouvante encore. Je n'en avois jamais vu. Grand Dieu! que c'est donc laid un aristocrate ! Il s'est présenté à moi sous la forme de tous les vices : il avoit l'œil rouge, enflammé, la prunelle scintillante, le front large et applati, les sourcils noirs, épais, formant chacun un demi-cercle, le nez rongé, où je ne voyois que les deux trous par lesquels il respiroit, la bouche ouverte à cause de deux effroyables défenses qui sortoient, comme pour montrer la férocité de l'animal. Plus je le fixois, plus sa tête grossissoit à mes yeux ; je mourois de peur ; j'avois beau me cacher le visage dans mon lit, je le voyois toujours prêt à me dévorer. Enfin, l'amour de la patrie m'emporte ; je me lève comme un furieux, tenant ma couverture à deux mains ; je la jette sur lui, et, le serrant entre mes bras, je l'étouffe, en criant victorieusement : *Venez voir, j'extermine un Aristocrate* ! Fasse le ciel qu'ils s'adressent tous à moi, pour se venger sur moi seul des amis de la liberté qu'ils ne peuvent souffrir ! j'en aurois bientôt détruit l'espèce.

En achevant ces mots, je me réveille

en sursaut, convaincu du moins que si je n'ai rien tué, je suis prêt à le faire pour le salut de tous.

Mais, que dis-je? pourquoi tant m'inquietter? pourquoi m'armer contre eux? ne sont-ils pas désignés au jour du déluge? Ils seront noyés comme tous les méchans; et pendant que, paisibles possesseurs de l'arche, nous travaillerons, au bout de quarante jours, à repeupler la France d'hommes libres, indépendans, le roi, d'accord avec nos législateurs, que je sauve aussi parce qu'ils le méritent, fera un beau livre, dans lequel il n'y aura qu'une seule maxime:

Fais à autrui ce que tu voudrois qu'on te fît à toi-même.

Nous sommes doux, civilisés; nous apprendrons à nos enfans à le devenir, et ils respecteront, comme nous, la loi, le roi, et la nation.

FIN.